

## Les affects et la société

Baruch SPINOZA, *Éthique*  
Partie IV

## I-Biographie de l'auteur

Baruch SPINOZA est né le 24 novembre 1632 à Amsterdam, dans une famille juive d'origine portugaise. Il a fait des études théologiques sous la direction d'un rabbin de sa communauté, fondées sur la lecture et sur le commentaire des textes religieux. Plus tard il a étudié la philosophie, notamment celle de Descartes, auprès de Franciscus van den ENDEN, un philosophe républicain et libéral dont les idées politiques ont influencé celles de Spinoza.

En 1656, Spinoza est exclu de la communauté juive d'Amsterdam avant d'avoir rien publié, certainement à cause de ses idées critiques à propos des dogmes religieux. Il doit renoncer à ses activités commerciales et devient polisseur de verres.

Spinoza n'a publié en tout que deux ouvrages : un traité pédagogique sur la philosophie de Descartes en 1663, et le *Traité théologico-politique* en 1670.

De 1661 à 1675 il rédige l'*Éthique*, son ouvrage majeur, qui présente une synthèse de sa pensée et ne sera publié qu'en 1677 après la mort de son auteur.

## II-L'Éthique

Dans l'*Éthique* Spinoza traite la question fondamentale de la philosophie, c'est-à-dire « comment parvenir à la Béatitude, à la Joie souveraine ? ». La Béatitude est la fin suprême de la vie, et pour y parvenir on doit employer tous les moyens nécessaires.

Les moyens de parvenir à la Béatitude présentés dans l'*Éthique* ont trait à la critique des représentations traditionnelles de l'homme, de Dieu et de la morale. En effet la méconnaissance de Dieu, de l'esprit humain et de la morale vraie sont les principaux obstacles qui rendent la Béatitude inaccessible à l'homme. Ainsi la critique de ces représentations traditionnelles et la compréhension véritable de leurs objets constituent la matière essentielle de l'*Éthique* et, nous le verrons, la Béatitude elle-même.

Dès l'Appendice de la première partie, Spinoza relève trois conceptions erronées : la conception du Bien et du Mal, la conception du Parfait et de l'Imparfait, la conception de Dieu et de l'Homme. Ce sont les notions cardinales de la morale traditionnelle, celles d'après lesquelles les hommes se représentent le modèle du bien vivre et la fin de leurs actions. Il est donc nécessaire pour parvenir à la Béatitude d'affranchir ces

notions de la domination des Affects, sous laquelle elles ont été conçues de manière inadéquate.

Établir des notions adéquates du Bien et du Mal, du Parfait et de l'Imparfait, de Dieu et de l'Homme, c'est le but de l'*Éthique* démontrée.

La méthode démonstrative, ou géométrique (« more geometrico ») adoptée par Spinoza dans son *Éthique* aboutit au renversement des conceptions de la morale révélée.

Ce renversement consiste en trois thèses majeures.

La première est l'identité de Dieu et de la Nature. Dieu n'est pas un juge libre d'approuver ou de désapprouver les actions des hommes ou le cours naturel des choses. Au contraire Dieu est cause immanente de toute chose, c'est-à-dire qu'il détermine immédiatement toute chose selon les lois de sa propre nature infinie. Dans cette condition, il est absurde qu'il puisse juger quoi que ce soit, puisqu'il ne cesse d'obéir à sa loi propre.

La seconde thèse établit qu'il n'existe rien de contingent dans la Nature ; c'est une conséquence de la première thèse. En effet, puisque Dieu est cause de toute chose, tout est déterminé par la seule nature de Dieu, et il est absurde que l'homme ou toute autre créature puisse être « un empire dans un empire<sup>1</sup> », selon la formule de Spinoza dans la préface de la partie III de l'*Éthique*. Il est absurde qu'un mode de l'existence de Dieu, c'est-à-dire une partie de Dieu, qui est toute chose, puisse agir contre sa propre loi.

Enfin la thèse du parallélisme de l'Esprit et du Corps correspond pour l'homme à ce que sont les deux thèses précédentes relativement à la conception de Dieu. Puisque Dieu est l'ensemble de la Nature et qu'il n'obéit qu'à sa propre loi, l'homme (qui est comme toute chose une partie de Dieu) n'est pas composé d'un élément libre qui serait l'âme et d'un élément servile qui serait le corps. Spinoza ne reprend la distinction traditionnelle entre un élément spirituel (l'Esprit) et un élément matériel (le Corps) que pour servir à ses développements théoriques sur la psychologie humaine, que nous n'exposerons pas ici. L'essentiel est que l'homme est tout entier intégré à la Nature, et que ce qu'il y a en lui d'intellectuel dépend tout autant des déterminations nécessaires de Dieu que son élément corporel.

Ces trois thèses sont exposées dans les deux premières parties de l'*Éthique*, *De Dieu* et *De l'Esprit*, leurs conséquences pratiques sont développées dans les quatrième et cinquième parties, *De la Servitude humaine* et *De la Liberté humaine*. Quant à la

troisième partie sur les Affects, elle sert de lien entre la partie théorique et la partie pratique de l'ouvrage, puisqu'elle introduit le sujet des Passions propres à l'homme dont la maîtrise est l'enjeu des deux dernières parties.

### **III-De la Servitude Humaine, ou de la Force des Affects**

La quatrième partie de *l'Éthique* se compose d'une préface, de définitions et d'axiomes à partir desquels sont tirées 73 propositions démontrées. Certaines propositions sont suivies de scolies où Spinoza précise les enjeux fondamentaux de sa pensée, que le lecteur pourrait ne pas distinguer dans le fil de la démonstration. La quatrième partie se termine par un appendice dans lequel Spinoza expose l'ensemble de ses propositions sous forme de chapitres organisés de manière didactique plutôt que démonstrative.

Dans la préface, Spinoza annonce que la quatrième partie de *l'Éthique*, sur la Servitude humaine, doit montrer quelle est la cause de l'impuissance des hommes face aux Affects. On entre donc dans la partie pratique de l'ouvrage, puisque c'est la connaissance des causes de la servitude qui doit permettre d'accéder à la Béatitude.

Pour Spinoza, l'existence d'Affects en l'homme est cause de sa servitude. C'est la passivité vis-à-vis des Affects qui cause la servitude. Cette passivité est en elle-même le critère du Mal, ainsi tous les Désirs inspirés à l'homme par des causes qui lui sont extérieures sont mauvais, ce sont à proprement parler des Passions. L'homme est libre au contraire lorsqu'il est actif, c'est-à-dire lorsque ses Désirs lui sont inspirés par sa nature propre. L'utile propre de l'homme constitue le critère du Bien, ainsi la première Vertu consiste dans l'effort de se conserver. Pour agir en faveur de son utile propre, il faut le connaître, c'est-à-dire qu'il faut avoir une connaissance adéquate de soi et des choses extérieures. Ainsi l'homme est actif en tant qu'il agit selon la Raison, qui le pousse à connaître Dieu, c'est-à-dire toute chose.

On voit bien ici que la question de la liberté et de la servitude de l'homme est fondamentalement liée aux notions du Bien et du Mal qu'il se forme. L'homme n'est libre que s'il possède une connaissance adéquate de ces notions, et cette connaissance provient de la compréhension de la Nature tout entière. Ici paraît donc clairement le renversement de la morale qui est au cœur de *l'Éthique* : en effet la morale selon Spinoza n'est pas en contradiction avec la Nature, elle n'est pas destinée à en rectifier

la marche désordonnée. Au contraire la morale réside dans l'action conforme à la nature propre de l'homme.

La condition négative de cette morale est la lutte contre les causes extérieures qui pourraient être plus fortes que la capacité d'action de l'individu. On trouve dans la proposition 36 le principe de la mise en œuvre de cette lutte: « Le bien suprême de ceux qui recherchent la vertu est commun à tous, et tous peuvent également s'en réjouir<sup>2</sup> ». Par « causes extérieures » il faut comprendre « Passions », et les individus libérés de ces passions, les individus actifs, s'accordent entre eux. Ainsi non seulement l'accord entre les individus actifs est possible malgré le fait qu'ils sont extérieurs les uns pour les autres, mais il est nécessaire. En effet la condition de l'activité est l'efficacité de la Raison des individus, dont l'action consiste en la compréhension des causes extérieures. Il serait donc illusoire d'espérer parvenir à la Béatitude en se coupant radicalement des causes extérieures. La vie en société permet à l'homme d'être affecté de nombreuses causes extérieures et de les affecter selon sa propre nature, et par là elle lui donne prise sur les choses, elle rend possible l'action.

Ainsi les individus actifs, guidés par la raison, vivent en société selon la Concorde, et sont d'autant plus actifs que leur collaboration augmente la capacité de chacun de réaliser le but à la fois individuel et commun: la compréhension de Dieu (c'est-à-dire la compréhension de la Nature). Ainsi les individus qui agissent selon leur nature s'accordent nécessairement entre eux, et seuls les individus soumis aux passions vivent dans une société où règne la Discorde.

Pour établir la Concorde, il faut que les individus qui composent la société soient raisonnables. Or comme l'indique la proposition 3 « La force par laquelle l'homme persévère dans l'existence est limitée, et elle est infiniment surpassée par la puissance des causes extérieures<sup>3</sup> », c'est-à-dire que les hommes sont généralement soumis aux passions. Il faut donc les éduquer pour les rendre raisonnables. Spinoza évoque trois moyens d'éducation, c'est-à-dire l'Amour, la Générosité, et l'Art d'éduquer en lui-même.

Ici la notion d'Art est fondamentale pour comprendre comment de l'état de servitude les hommes peuvent s'élever à la raison. Spinoza ne pense pas que la vérité soit efficace par elle-même, ce qu'il affirme dès la première proposition en ces termes: « Rien de ce qu'une idée fautive a de positif n'est supprimé par la présence du vrai, en

tant que vrai<sup>4</sup> ».

Il faut comprendre que la puissance des Affects qui résultent des causes extérieures ne peut pas être supprimée par la simple évocation du vrai. Un Affect ne peut être détruit que par un autre Affect plus fort que lui. Le « vrai », c'est-à-dire la Raison, doit donc opposer aux Affects passionnels des Affects qui poussent l'homme à agir, à faire usage de la Raison. Ces Affects positifs sont l'Amour et la Générosité, ils permettent d'établir la Concorde entre les hommes, en tissant entre eux des liens d'amitié. Les Affects contraires sont la Vengeance, la Miséricorde, la Crainte et la Pitié. La Vengeance réagit violemment à la Discorde, et ainsi elle perpétue une constante agitation qui empêche la Raison de se faire une idée adéquate des choses. La Miséricorde, la Crainte et la Pitié réagissent à la Discorde par l'affliction, elles engendrent la tristesse et par conséquent elles perpétuent aussi la Discorde à leur manière. Ainsi Spinoza désapprouve les moyens par lesquels les religions traditionnelles veulent éduquer les hommes à la Vertu : selon lui il vaut mieux enseigner la vertu que réprouver les vices, car l'abaissement par la Miséricorde, la Pitié ou la Crainte entretient le vice.

Dans les deux scolies de la proposition 37, Spinoza expose brièvement un modèle de société qui permettrait la réalisation de ce projet d'éducation. Nous avons vu quel est l'obstacle majeur qui empêche le développement de la Raison : c'est sa faiblesse par rapport au nombre infini des causes extérieures qu'elle doit vaincre. Pour compenser cette faiblesse, il est nécessaire que les individus raisonnables s'unissent et établissent une puissance supérieure à toutes les puissances individuelles. Ici Spinoza emprunte à Hobbes les notions d'état de nature et d'état civil. Dans l'état de nature les hommes sont libres de définir le Bien et le Mal en fonction de leurs passions, auxquelles ils sont soumis. Pour passer de l'état de nature à l'état civil, ils abdiquent leur droit suprême à juger du Bien et du Mal et à se venger en faveur de la société, de la Cité. Cette Cité, régie par des lois reconnues comme critères universels du Bien et du Mal, est seule détentrice du pouvoir de punir qu'elle exerce afin de maintenir la Religion et la Moralité. La Religion est l'ensemble des Affects inspirés par la connaissance de Dieu, et la Moralité est le Désir d'agir conformément à la Raison. C'est donc la Raison qui, par la Religion et la Moralité, détient dans la Cité le pouvoir de sanction sur les individus. Ce pouvoir de sanction est l'organe de la lutte des Affects inspirés par la Raison (qui constituent la Religion et la Moralité) contre les Affects qui naissent de

l'incompréhension : il permet de faire respecter la Concorde, la Justice, l'Équité et l'Honnêteté. Ainsi par ce pouvoir de sanction reposant sur la Cité, la Raison s'attire l'Amour des individus dont elle fait le bien en garantissant leur liberté.

Dans ce modèle de société spinoziste, la liberté, c'est-à-dire l'action de la Raison humaine, devient d'autant plus puissante face à l'influence des causes extérieures que les individus libres croissent en nombre et entretiennent les Affects d'Amour et de Générosité propres à créer des liens. Ainsi l'homme libre ne vit pas seul mais en société, parmi ses semblables guidés par la Raison. C'est cette nature sociale de la liberté que met en valeur la dernière proposition de la partie IV dans les termes suivants : « L'homme qui est conduit par la Raison est plus libre dans la Cité où il vit selon le décret commun, que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même<sup>5</sup> ».

#### **IV- Raison et altérité**

L'homme libre, c'est-à-dire l'homme qui agit selon la Raison, se comporte envers autrui comme il se comporte envers lui-même. Il s'agit là du cœur de l'enseignement pratique présenté par Spinoza dans l'*Éthique*. En effet selon la proposition 37 : « Le bien que tout homme recherchant la Vertu poursuit pour lui-même, il le désirera aussi pour les autres, et cela d'autant plus qu'il aura une plus grande connaissance de Dieu<sup>6</sup> ».

Cette proposition évoque deux thèses importantes. Selon la première thèse, le Bien déterminé par la Raison diffère du Bien conçu de manière inadéquate en ce qu'il n'est pas un objet de Discorde entre les individus. Le Bien déterminé par la Raison peut être possédé par tous les hommes, alors que les objets dans lesquels la Passion investit le Désir des individus tendent à être confisqués par quelques-uns au détriment de tous. Le Bien déterminé par la Raison produit la Concorde entre les hommes libres.

Selon la seconde thèse, l'homme libre tend à partager la connaissance adéquate qu'il a du Bien, qui résulte de sa connaissance de Dieu. Nous avons déjà évoqué plus haut cette tendance de l'homme libre à éduquer les autres hommes afin qu'eux aussi acquièrent une connaissance adéquate de Dieu.

En effet c'est en tant qu'ils ont des connaissances adéquates que les hommes sont libres, et ce sont les hommes libres qui se connaissent le mieux les uns les autres,

comme il est indiqué dans la proposition 71 selon laquelle « seuls les hommes libres ont réciproquement, les uns pour les autres, la plus haute reconnaissance<sup>7</sup> ».

Le lien qui unit les hommes libres est donc évidemment le lien idéal : il permet à chacun de progresser dans la recherche de la Béatitude, qui est le but ultime de l'existence humaine. Cependant, Spinoza établit dès la proposition 3 que la puissance de la Raison « est infiniment surpassée par la puissance des causes extérieures<sup>8</sup> ». Il faut donc reconnaître que la liberté ne peut jamais être pleinement possédée par tous les individus, et que ceux qui la possèdent devront entrer en relation avec des hommes esclaves de leurs Affects.

Cette relation des hommes libres avec ceux qui ont une connaissance inadéquate de Dieu a des enjeux fondamentaux, car c'est elle qui rend l'éducation nécessaire. Selon la proposition 46, « celui qui vit sous la conduite de la Raison s'efforce, autant qu'il le peut, de compenser par l'Amour, c'est-à-dire la Générosité, les affects de Haine, de Colère, de Mépris, etc. qu'un autre a envers lui<sup>9</sup> ». Cette proposition contient le principe fondamental de l'éducation selon Spinoza. L'homme libre substitue aux Affects générateurs de Discorde les Affects d'Amour et de Générosité qui mènent à la Concorde. Au lieu de réagir aux Affects passionnés des hommes qui ont une connaissance inadéquate de Dieu par des Affects opposés et discordants, l'homme libre apaise les Affects en inspirant une connaissance positive du Bien. Il faut que les individus consentent à se juger eux-mêmes selon une idée adéquate du Bien, car on ne peut les amener à cette idée par la violence.

Ces idées sont illustrées par Spinoza sous la forme de la Cité qu'il présente dans les scolies de la proposition 37. Spinoza n'exclut pas qu'il puisse y avoir des actes contraires au Bien dans une Cité composée d'hommes libres. Les citoyens se sont accordés pour placer la Religion et la Moralité au sommet de la Société, ils consentent donc à être jugés selon leur conception adéquate et commune du Bien. Lorsqu'un individu enfreint la loi et s'écarte du Bien, la punition qu'il reçoit ne lui est pas infligée à titre de vengeance par un juge qui agit selon ses propres Affects. L'individu qui a enfreint la loi reçoit la punition qu'il a contribué à établir en tant que citoyen, et qui a seulement pour but de le ramener à la Raison, non de l'humilier ou de lui causer du dépit. Ainsi la Cité éduque les individus (à l'échelle de la Société) en appliquant à la

Justice le principe selon lequel il faut traiter autrui comme soi-même.

Plus la Société fondée sur ce principe grandit, plus les forces des individus s'accroissent, sans que cet accroissement génère des conflits. Ainsi selon la proposition 73 : « L'homme qui est conduit par la Raison est plus libre dans la Cité où il vit selon le décret commun, que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même<sup>10</sup> ».

## **V- Conclusion**

Un homme seul ne peut pas se libérer de la servitude des Affects, aussi les hommes libres doivent s'unir en Société et établir la Concorde entre eux. Pour établir la Concorde et augmenter la puissance de leur Raison face aux Affects, les hommes doivent s'éduquer à rejeter les Passions violentes et la Discorde qu'elles entraînent. Cette éducation ne peut réussir sans que chacun se comporte envers autrui comme il se comporte envers lui-même. Ce principe est le fondement de toutes les vertus de l'homme libre, notamment de la loyauté (cf. proposition 72) sans laquelle la Concorde est impossible. Il régit les relations des individus à l'intérieur de la Société et leur permet d'unifier leurs efforts pour concevoir une idée adéquate de Dieu. Ainsi chaque homme qui cherche la Béatitude profite à tous les autres : rien n'est « plus utile à l'homme qu'un homme vivant sous la conduite de la Raison » (proposition 35, corollaire I).

**Notes :**

1. Cf. SPINOZA Baruch, *Éthique*. Trad. du latin par Robert Misrahi. Paris, Le Livre de Poche/Éditions de l'Éclat, 2005. p.195
2. Cf. idem, p.314
3. Cf. idem, p.287
4. Cf. idem, p.285
5. Cf. idem, p.352
6. Cf. idem, p.315
7. Cf. idem, p.350
8. Cf. idem, p.287
9. Cf. idem, p.327
10. Cf. idem, p.352